jouer dans l'évolution sémantique du mot *liber* l'institution de l'esclavage.

II. — M. J. Marouzeau présente quelques considérations sur *l'emploi du nom de nombre en poésie*, et particulièrement chez Virgile.

Le poète n'aime pas les chiffres précis, qui relèvent de l'arithmétique et supposent un calcul rigoureux. Il n'admet que : 1° les chiffres faibles ; 2° les chiffres ronds ; 3° les chiffres environnés de prestige.

C'est ainsi que Virgile ne connaît guère que un et deux, chiffres à peine conçus comme tels ; trois, quatre, sept, neuf, douze, chiffres sacrés ; dix, vingt, trente, cinquante, cent, mille, chiffres bloqués par approximation. Quand il a à exprimer d'autres chiffres, il les décompose : *bis septem*, *ter centum*, etc.

A cette question on pourrait en rattacher une autre, touchant l'indifférence du poète vis-à-vis des calculs exacts ; cf. les cinquante brus d'Hécube et leurs cent chambres nuptiales (*En.*, II, 501), les sept années des « erreurs » d'Énée (I, 755), qui sont encore sept ans un an après (V, 626), etc.

A quelques questions qui lui sont posées, M. Marouzeau répond en donnant l'explication de certains emplois exceptionnels ; par exemple, *octo* n'est employé que dans un passage technique des *Géorgiques* (I, 171) ; l'ordinal de « onze » figure dans une expression (*Buc.* 8, 40, *alter ab undecimo*) destinée à remplacer l'ordinal *dŭŏdĕcĭmo*, qui ne peut entrer dans un hexamètre.

III.

SÉANCE DU 14 MARS 1936.

Président : M. J. Bayet.

Membres présents. — MM. A. Audollent, Bardon, A. Bazouin, V. Buescu, J. Carcopino, Carrette, F. Caüet, J. Chatelain, Mlle Chavanou, MM. J. Cousin, A. Dain, A. Ernout, L. Ferté, N. E. Fitz Gerald, F. Fromentin, E. Garreau, M. Gautreau, A. Grenier, Mlles A. Guillemin, M. Guittet, Y. James, MM. P. de Labriolle, Lafaix, Mlle G. Lamborot, MM. M. Leneveu. H. Lévy-Bruhl, E. Lochner, A. Loyen, J. Marouzeau, Mgr J. de Mayol de Lupé, MM. L. Mertz, H. Noblot, R. Noiville, Mlle H. Pétré, MM. A. Pinaud, G. de Plinval, Ch. Samaran, Mlle Tachauer, M. N. J. Twombly, Mlle J. Wuilleumier, M. J. Zeiller, Mme C. Zeppa de Nolva.

Invités : MM. E. Andriantsilaniarivo, J. Andrieu, Mlles A. Hoedemakers, S. Rousseau, L. Stanesco.

Communications du Bureau.

M. J. Bayet, président, souhaite la bienvenue aux professeurs de province présents à la séance : M. Audollent, doyen de la Faculté des lettres de Clermont-Ferrand, et M. J. Cousin, chargé de cours à la Faculté de Poitiers.

Il se félicite, au nom de la Société, de l'élection récente de deux de ses membres à l'Académie des inscriptions et belles-lettres : M. E. Faral et M. P. de Labriolle.

M. Marouzeau fournit quelques précisions sur le programme de l'excursion qui réunira à Lyon à la Pentecôte les membres de la Société et du Groupe romand, et pour laquelle est assurée dès maintenant la participation du Recteur, du Doyen et du Maire de Lyon.

Il fait part à la Société de l'invitation qu'il a reçue de faire une série de conférences au *Centro de estudios históricos* et à l'*Université de Madrid*, et rend compte d'une démarche faite par la *Society of roman studies* pour resserrer les liens entre les deux Sociétés et inaugurer une activité commune. Il y a là de nouvelles manifestations de la collaboration scientifique internationale que s'est proposée dès le début notre Société.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. A. Bazouin présente quelques observations sur *la topographie de l'entrevue de César et Arioviste et sur la bataille de 58.*

M. Bazouin critique les hypothèses de Jullian, Stoffel, Vinkler, etc., dont aucune ne s'accorde avec le texte de César. Les manuscrits sont formels : la bataille eut lieu à 5 milles du Rhin. Pourquoi, d'ailleurs, les deux adversaires seraient-ils allés se serrer contre les Vosges, quand toutes sortes de raisons retenaient l'un et attiraient l'autre vers le Rhin? Parce qu'une route longeait la chaîne? Mais il en existait d'autres, dont une probablement (la future voie romaine de Hersingue à Kembs) aboutissait au fleuve. Quant à prétendre que César et sa cavalerie ont pu confondre l'Ill et le Rhin, c'est une pure plaisanterie.

La distance maxima parcourue par César en sept jours et la direction probablement suivie par lui nous invitent à chercher plutôt dans la région de Mulhouse. La cote 270, au-dessus de Lutterbach, répond parfaitement à la description du *tumulus*. Le premier camp d'Arioviste aurait été dans la partie nord de la forêt de la Harth, à 12 milles au nord-est, celui de César à 12 milles au sud-est, dans la région Rantzwiller-Magstatt, et le second camp au pied du « Signal d'Illfurt » (cote 389), qui domine la vallée : *sub monte*, dit César.

Reste un problème : 5 milles (César) = 50 milles (Orose) ou 400 stades (Plutarque), dont la solution est facile : César a mesuré la distance sur le terrain et les autres sur la carte ; or, les cartes du temps, négli-

geant le coude de Bâle, font passer le Rhin beaucoup plus à l'est, comme s'il se dirigeait en droite ligne du lac de Constance vers Strasbourg.

M. J. Bayet souligne l'intérêt de cette démonstration, dont la dernière partie, observe M. Grenier, apporte une véritable découverte.

II. — M. A. Grenier présente les résultats essentiels d'une étude sur *Tibère et la Gaule.*

Examinant les textes qui se rapportent à la Gaule sous le règne de Tibère et les inscriptions datées de ce prince, M. Grenier croit pouvoir établir que la cause principale de la révolte gauloise de l'année 21 est une crise monétaire, la même que celle que Tacite signale à Rome en l'année 33 et qui vient d'être analysée par M. Tenney Frank dans l'*American Journal of Philology*, 1935, p. 336-341.

Il faut, pour comprendre les faits, remonter au règne d'Auguste et se représenter l'essor inouï que suscitèrent en Gaule les travaux ordonnés par Auguste et aidés par ses libéralités. Entraînées par l'exemple et sans doute par les exhortations impériales, les cités et l'aristocratie gauloise s'endettèrent à l'envi. Dès la dernière décade précédant notre ère, les trésors recueillis par Auguste en Égypte paraissent épuisés et l'on voit s'ouvrir une période d'économie et de restrictions. L'argent devient plus rare et le taux de l'intérêt remonte. Ce mouvement continue sous Tibère. D'où le poids des dettes, qui est la première des raisons données par Tacite à la révolte de 21.

L'état économique du pays ne semble cependant pas atteint. Les conjurés gaulois reconnaissent qu'il est florissant ; les inscriptions émanent soit de corporations, soit de modestes *vici ;* cependant, les constructions monumentales sont rares ; seul, l'arc de Saintes est daté du règne de Tibère. L'ensemble du pays s'est enrichi, mais non pas de façon à rémunérer les énormes capitaux investis au temps d'Auguste.

C'est la gêne financière et le désir de remédier à la crise latente qui inspire toutes les mesures de Tibère : confiscation des fortunes mises en argent liquide, confiscation des mines dont nous avons, semble-t-il, un exemple à Villefranche-de-Rouergue, suppression des anciennes immunités aux cités jadis privilégiées et aux particuliers. Nous ignorons la date à laquelle furent prises ces mesures ; elles semblent dater du début du règne et peuvent avoir été parmi les causes de la révolte aussi bien que des sanctions.

En somme, le grand tort de Tibère fut d'avoir été le successeur pauvre d'un Auguste trop riche.

M. Jérôme Carcopino félicite chaleureusement M. Albert Grenier de sa pressante argumentation ; il apparaît bien, en effet, que la gêne du règne de Tibère, succédant à la prospérité du règne d'Auguste, rend compte des mécontentements qui ont soulevé, en Gaule, l'insurrection de 21.

Triste conclusion, d'ailleurs, puisqu'elle démontre que le « bonheur » d'Auguste, ni plus ni moins que la « bonté » de Trajan — *felicior Augusto, melior Traiano* — eut pour condition préalable les acquisitions massives d'une conquête, les trésors de Cléopâtre ayant rendu à Auguste le même service que les trésors de Décébale à Trajan. Peut-être, toutefois, pourrait-on atténuer la portée de cette constatation. Il reste, en effet, vraisemblable que d'autres causes que le resserrement monétaire ont agi pour appauvrir les provinces et révolter les provinciaux : politiquement, l'irritation des *civitates* libres contraintes à acquitter continuellement des contributions qu'on leur avait fait considérer comme provisoires, et, économiquement, le malaise qui à toutes les époques succède à l'euphorie du premier équipement des pays neufs.

IV.

SÉANCE DU 9 MAI 1936.

Président : M. H. Bernès.

Membres présents. — MM. E. Andriantsilaniarivo, H. Bardon, J. Bayet, A. Bazouin, E. Benveniste, J. Bloch, H. Borle, V. Buescu, E. Carrette, J. Cousin, R. Curiel, S. Delacroix, R. Durand, L. Ferté, M^lle^ A. Freté, M. E. Garreau, M^lles^ A. Guillemin, Y. James, G. Lamborot, MM. H. Lebègue, R. Lelièvre, M. Leneveu, H. Lévy-Bruhl, E. Lochner, A. Loyen, J. Marouzeau, G. Mauger, Mgr Mayol de Lupé, MM. L. Mertz, J. Noiville, L. Pichard, A. Pinaud, G. de Plinval, Ch. Samaran, M^lles^ A. Tachauer, J. Wuilleumier, M. J. Zeiller, M^me^ C. Zeppa de Nolva.

Communications du Bureau.

M. H. Bernès veut bien accepter de présider, M. J. Bayet devant être obligé de s'absenter au cours de la séance.

M. Marouzeau rend compte brièvement d'un voyage à Madrid où il a été appelé à faire une série de conférences ; il apporte à la Société le message de M. G. Morente, doyen de la Faculté des lettres, et de M. Menendez Pidal, directeur du Centro de estudios históricos.

Il communique le programme arrêté pour l'excursion de Lyon et enregistre les inscriptions définitives.

Communications à l'ordre du jour.

I. — M. A. Loyen recherche *comment Majorien reprit possession des provinces gauloises*, et en particulier de Lyon, soulevées après la déposition d'Avitus. On n'a guère, pour résoudre le problème, qu'un court passage du panégyrique de Majorien par Sidoine Apollinaire (v, 571-573), dont l'obscurité est encore aggravée par une variante des manus-